

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires | La pagination est comme suit : [89]- 120 p. |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

DECEMBRE 1880.

Chronique.

Au compositeur. — Visite de Mgr Fabre. — Noël. —

Visite de Mgr Taché. — Souhaits.

La vie n'est pas longue et elle est remplie de tribulations. Nos hommes politiques ne savent comment se tirer d'affaire avec l'*Eléphant du Pacifique*, qui doit pourtant nous conduire à l'éden de la Confédération, nous mener aux portes de cet Empire Céleste, qui nous enverra des caisses de thé couronnées d'un petit Chinois vivant ; le marchand se fatigue la tête pour enfauter une réclame qui éblouisse le vulgaire ; l'astronome sent ses nerfs se crispier, parce qu'une comète n'est point au poste que lui ont assigné ses savants calculs ; l'écolier soupire, parce qu'à l'approche du jour de l'an

il ne voit pas s'écrouler les murs du collège, et le Chroniqueur non seulement redoute la disette de nouvelles contemporaines, mais encore il est certain de rencontrer un malheureux compositeur qui défigurera ses pages. J'avais d'abord résolu d'administrer les écrivains à cet ennemi intempestif; mais, je l'avoue, ma colère est tombée lorsque la réflexion m'est venue; il est moins coupable qu'il ne paraît. L'infortuné compose bien le début de mes chroniques, mais l'effet de ma littérature est sans doute soporifique; il ne tarde pas à tomber dans la somnolence et il finit par tout changer. Mon cher *Prote*, votre état m'inquiète, vous brouillez aujourd'hui les mots, demain vous brouillerez les idées et plus tard les choses. Voilà pourquoi je me permettrai de vous donner quelques conseils tout grammaticaux. Sachez qu'on ne dit pas « tout faible qu'il soit, » mais, « tout faible qu'il est. » Ainsi l'a décidé l'Académie. Respectez les ordonnances de la docte assemblée, je tiens beaucoup à ménager ses bonnes grâces. Depuis que les Canadiens ont libre entrée dans ses sanctuaires, je ne dis pas ce que je me propose, si jamais les Immortels deviennent plus rares que leurs fauteuils; une noble ambition est toujours permise. Ne changez plus les temps; avouez-le, dans mes dernières pages vous avez jeté un « contemplaient » qui regardait mal. N'intervallez point les lignes; ceux qui me lisent éveillés, me jettent sur le dos vos négligences, et ne peuvent s'empêcher de s'attrister en constatant que je faiblis. Quant à la ponctuation, la grammaire laisse une large carrière à la liberté, ne soyez point plus sévère, ne m'imposez pas votre manière de ponctuer; mes phrases pourront avoir une chute moins sonore, mais cela vaudra mieux que de manquer de sens. Tout cela est dit sans aigreur, sans amertume. Comme nous sommes au renouvellement de l'année, j'oublie volontiers le passé; . . . gare à la rechute.

Mgr de Montréal a daigné nous visiter le 12 décembre.

Rien n'apporte plus de vie dans nos séminaires que ces visites du premier pasteur. Tout paraît s'illuminer,

respirer la joie, comme lorsque le soleil, longtemps caché, perce enfin la nuée et répand des gerbes de rayons dans une chambre jusqu'alors obscure. C'est l'autorité qui se montre avec majesté, environnée de respect ; mais le bâton de l'Evêque, c'est la houlette du pasteur : elle frappe non les brebis, mais les loups ravisseurs. C'est un père qui visite ses enfants ; ces derniers ont pour lui la vénération profonde, la piété filiale, la crainte révérentielle. Les jeunes ont appris un peu par leur expérience, beaucoup par leurs aînés, que Mgr l'Evêque de Montréal s'est montré de tout temps le meilleur *ami* de la jeunesse ; jadis elle accourait auprès de lui pour recevoir ses conseils, se laisser diriger. Lorsque cet âge oublieux retardait d'aller se jeter aux genoux du prêtre qui pardonne, le zélé chanoine d'autrefois allait à la recherche des négligents et savait les ramener à leurs devoirs. Maintenant sa haute dignité, ses fonctions ne permettent plus à Sa Grandeur de descendre à un ministère aussi actif ; cependant son abord est toujours aisé, et ceux qui veulent déposer leurs misères dans son sein peuvent le trouver facilement.

Monseigneur a conservé dans son cœur le souvenir de tous ceux qui ont eu quelque relation avec lui ; il les a suivis, partout il les rencontre, partout il les reconnaît ; et Dieu sait s'il a perdu la mémoire d'un seul nom.

Après avoir écouté avec intérêt le charmant drame de saint Stanislas Kostka, Monseigneur adressa la parole aux élèves. Il sut trouver dans le fond de la pièce et dans le caractère des personnages de charmantes et pratiques leçons pour les jeunes gens. Les épreuves qu'a traversées saint Stanislas, les obstacles qu'il a surmontés pour répondre à l'appel de Dieu, enseignent la force et le courage qui doivent animer l'écolier qui, arrivé à la fin de ses études, choisit un état de vie. Il ne doit se laisser arrêter ni par les affections de la famille, ni par les conseils des faux amis, encore moins par les trompeuses illusions des plaisirs et de la gloire.

Je n'aurai garde d'oublier de vous dire que si les élèves ont obtenu un petit congé en septembre parce que Sa Grandeur avait failli venir, ils ont été gratifiés

d'un grand congé en décembre, parce qu'Elle était réellement venue. Mais le congé a été partagé et une partie est remise à plus tard. Si un habitant de la salle des petits avait été appelé au conseil de l'Evêque, il n'aurait point manqué de dire : « Pardon, Monseigneur, mais il est dangereux de partager un congé et d'en remettre une partie au printemps, fût-ce pour honorer saint Thomas. Monseigneur, il faut craindre la prescription ; ensuite, il est un vieux proverbe qui dit : « mieux vaut un tien, que deux tu l'auras » ; enfin un peu plus de confiance dans le grand saint Thomas, et le reste serait venu par surcroît. » Mon cher petit ami, soyez sans inquiétude, votre congé est entre bonnes mains, et la Providence arrangera bien les choses.

*
*
*

Vendredi matin, 24 décembre, il faisait bon de respirer l'air pur et froid. La poitrine se dilatait et les poumons humaient avec ivresse la brise matinale. La nature semblait avoir pris un air de fête, s'être parée pour recevoir son Sauveur. Le frimas, s'attachant aux arbres, aux branches, s'était converti en givre, et étincelant sous les rayons du soleil, donnait aux érables, aux plaines l'aspect de féeriques gazeliers en cristal, dignes d'orner les palais et les temples. A cette vue, involontairement j'aurais désiré redevenir enfant pour rêver à cet arbre de Noël dont le feuillage est si riche et qui possède le don merveilleux de produire des fruits et des bonbons même dans nos régions boréales, pourvu, toutefois, que les petits enfants aient soin d'y suspendre leurs bas.

La nuit de Noël rappelle l'événement le plus grand qui ait jamais intéressé l'humanité ; en cette nuit elle s'est réalisée la promesse faite à l'homme tombé. Dieu, qui, après la terrible sentence portée contre Adam, s'était retiré pour ainsi dire au plus haut des cieux, s'est rendu réellement présent à l'homme, et cette présence se continuera jusqu'à la consommation des siècles. L'humanité relevée a été appelée, dans la personne du Christ, à prendre dans le ciel la première place, immédiatement après la Divinité.

Aussi les approches mêmes de cette solennité ont un caractère de grandeur inaccoutumée.

Le Martyrologe ouvre sa première page et prend un soin minutieux pour bien fixer l'époque de la naissance de cet Enfant Dieu ; il appelle les plus fameuses dates de l'histoire du monde, la création, le déluge, Moïse, Rome, Auguste ; toutes les grandes ères sont convoquées ; ensuite elles devront s'effacer en présence de l'ère du Christianisme qui se lève sous le soleil. A cette lecture, on sent qu'il s'agit de quelque chose de divin, involontairement notre âme éprouve des sentiments indescriptibles, des émotions aussi mystérieuses que l'événement qui l'occupe.

Le soir, à la voix des cloches qui semblent vouloir au sein de l'obscurité tenir les peuples en éveil, la foule se précipite vers les temples. Les hommes éprouvent le besoin de se préparer à la grande solennité, et assiègent les tribunaux qui purifient. Enfin l'heure des mystères a sonné. L'église brille sous les feux qui illuminent ses voûtes et ses nefs ; les frères silencieux attendent que les ministres revêtus d'or montent à l'autel qui ressemble au huisson ardent. L'orgue est plus joyeux qu'à l'ordinaire et remplit l'enceinte sacrée de ses grandioses harmonies.

Puis, quel spectacle lorsque le moment de la Communion est arrivé ! Le peuple se lève ; les hommes, les femmes, les enfants se pressent par milliers au banquet eucharistique. Le fils de l'homme, annoncé par la troupe céleste, s'incarne dans l'humanité en cette nuit auguste et dans le cœur de chaque fidèle.

Le silence se fait pendant quelque temps, et commence la messe de l'aurore ; elle a moins de solennité, de grandeur que le premier sacrifice, mais elle plaît davantage à mon cœur ; elle me redit mieux tous les détails de cette nuit mémorable. Je crois entendre le cantique des Anges annonçant la naissance miraculeuse aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans cette même plaine où Jacob leur ancêtre paissait les siens. Les bergers s'appellent et s'exhortent à marcher vers le berceau du Messie. Et puis quel enthousiasme dans

ce cantique simple et délicieux ; « Il est né le divin enfant. » La terre entière a tressailli, car il est descendu, le Désiré des collines éternelles ; les cris de l'humanité ont été exaucés, les nuées ont plu le Juste et la terre s'est entr'ouverte pour produire son Sauveur.

Noël avec sa crèche, avec le petit Jésus reposant sur un peu de paille, parle éloquemment aux enfants ; c'est leur fête de prédilection. Comme ils bâtent de leurs vœux cette nuit ! Dans l'église ils ne semblent rien voir, rien entendre. Leur petit cœur et leurs petits yeux se tiennent fixés sur la crèche ; leurs sens s'agrandissent pour mieux contempler, ils ne sauraient trop s'approcher pour satisfaire leur pieuse curiosité. Mes bons petits amis, approchez de Jésus enfant ; c'est vous qu'il aime avant tout, ce sont vos cœurs qu'il recherche, ce sont vos hommages et vos prières qui lui sont particulièrement agréables.

* * *

Tout est bien qui finit bien. Si le proverbe dit vrai ; l'année 1880 devra compter dans les fêtes de Ste-Thérèse. En effet l'année pouvait-elle mieux être couronnée que par la visite de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de St-Boniface ? Tout se réunit pour attacher au front de l'illustre prélat une auréole qui brille et attire. Cette bonté de cœur qui se peint sur sa noble figure et se traduit par cette parole éloquente, toujours remplie d'émotions ; cette longue vie de missionnaire commencée et continuée à une époque où la Rivière-Rouge était encore presque inconnue à la civilisation ; cette suite de travaux entrepris, d'obstacles franchis, de misères supportées ; ce long épiscopat débutant à un âge où les autres font leur premier pas dans le sacerdoce, traversé par les orages et les tempêtes politiques, tout fait à Mgr Taché une histoire qui touche au merveilleux. Il n'a vécu que pour ses missions ; il les a vues prospérer, grandir avec la joie d'un bon ouvrier, et lorsque les jours du malheur sont arrivés, il s'est trouvé en face des envahisseurs pour sauver son troupeau. Aujourd'hui encore, pourquoi ces grands et non-

breux voyages ? Pour soustraire à la persécution bureaucratique les biens de ses enfants. C'est un grand citoyen, un grand évêque, l'honneur du clergé, de la race canadienne. Aussi, comme nous sommes fiers de le voir paraître au milieu de nous ! son passage, sa parole élèvent les esprits et les cœurs, font germer les nobles vocations. Le passé est là pour confirmer ce que je viens d'avancer. Mgr Taché a le don de gagner, de fasciner, et j'envie le sort de ses victimes. Déjà il a réuni dans son évêché, dans son collège, dans son diocèse une petite colonie de Térésiens qui ne demande pas mieux que de s'accroître. Sa Grandeur assure que tous les jours on y parle de Ste-Thérèse et qu'on y lit les *Annales*.

L'Académie St-Charles a donné une séance en l'honneur de Sa Grandeur. Les morceaux lus ou déclamés étaient écrits avec esprit, délicatesse et admirablement courts. J'adore cette dernière qualité et je la voudrais voir régner partout. Mais chose singulière ! elle ne me plaît que dans les autres. Eh bien ! aujourd'hui je veux au moins avoir le mérite de la brièveté et je me hâte de terminer ma chronique. Pourtant encore un mot, et ce sera la fin de la fin.

* * *

Quand nous sommes à la St-Sylvestre, nous ne saurions oublier que nous touchons au dernier terme de l'an, que le renouvellement de l'année amène une féconde semence et une non moins riche moisson de souhaits. Abonnés des *Annales*, je vous porte dans mon cœur. Du commencement à la fin du mois je pense à vous, comme vous pensez à moi, sans doute, pendant les jours qui restent. Vous êtes si aimables, vous recevez notre petite Revue, vous nous faites l'honneur de la lire et parfois vous nous le dites. Quels écrivains pourraient se vanter d'une aussi bonne fortune ? Aussi je ne veux pas épargner les souhaits. Outre les biens de la fortune qui arriveront par surcroît, votre chroniqueur vous souhaite une santé robuste qui brave toutes les rigueurs de nos climats, vous mène sains et saufs au

prochain jour de l'an et à bien d'autres ! Que votre âme reçoive abondante la rosée des bénédictions célestes, et possède la paix, la douce paix apportée par les Anges aux hommes dont la volonté est bonne ! Que votre intelligence marche de plus en plus dans la lumière, s'élève toujours vers les splendeurs du vrai, vers le beau ! que votre goût littéraire, que je trouve si bien formé, si pur, se propage et se communique ! que... Voyons, qui vient m'interrompre ? « Ah ! c'est vous, cher Poète... Votre serviteur. » — « Que faites-vous ? Vous écrivez avec une rapidité... On dirait un homme qui ne pense point. » — « Ou un homme inspiré, ce qui revient au même. Parbleu ! je souhaite la bonne année à mes lecteurs, ou plutôt à nos lecteurs, car je suppose qu'on lit vos pages aussi bien que les miennes. »

— Mon cher chroniqueur, j'aime à croire que vous n'ignorez point qu'un souhait est un compliment déguisé, qu'un compliment demandé des pensées fines, des sentiments délicats, des mots recherchés, un tour un peu chic..., et ordinairement vous écrivez en prose.

— Oui, oui, je comprends, c'est une manière plus ou moins polie de me dire que ma prose assume une mission qui appartient à ceux qui ont reçu du ciel, comme les Grecs, le don du doux parler, « ore rotundo loqui ! » Mais savez-vous bien, mon cher, que moi aussi j'ai fait de la poésie et qui plus est, de la poésie en vers ? Demandez à mon professeur de seconde, brave curé aujourd'hui et homme d'esprit s'il en fut jamais. Il avait qu'il ne manquait que quelques petites choses pour que ma pièce fût un chef-d'œuvre, comme... les autres chefs-d'œuvre de ce genre. Il ne manquait que la césure, la rime et la quantité ; pardon, la quantité ne manquait pas, il y en avait même trop. Toutefois pour vous plaire, je vous céderai la place, brave fils d'Apollon ! Mais avant de vous quitter, lecteurs, je vous crie bien haut : « Bonne et heureuse année. » Pends-toi, poète. Tu ne pourras jamais dire plus ni mieux en moins de mots. »

SIM.

Au seuil du nouvel an.

Comme le nautonier qui vogue à la dérive
 Entrevoit un moment les arbres de la rive,
 Et les voit aussitôt fuir à peine aperçus ;
 Tels, entraînés toujours sur la vague des âges,
 De nos ans nous voyons soudain fuir les rivages
 Qui paraissent et ne sont plus.

Déjà l'an achevé dans le lointain s'efface ;
 Sur l'horizon du temps il ne laisse de trace
 Qu'une faible lueur qui pâlit chaque jour.
 Il s'enfuit, et bientôt celui qui vient de naître
 Achèvera sa course et devra disparaître
 Dans cet abîme sans retour.

Ainsi volent nos ans, ainsi la vie échappe ;
 L'homme, dans son chemin, ne trouve point d'étape
 Entre ces deux voisins : le Passé, l'Avenir ;
 Et quand il est courbé sous l'étreinte de l'âge,
 Qu'il voit de ses beaux jours disparaître la plage,
 Il ne vit que de souvenir.

Eh bien ! ces souvenirs dont notre âme est ravie,
 Ces parfums du passé qui soutiennent la vie
 Et font couler au cœur de rapides instants,
 Ce journal les éveille en un reflet d'aurore.
 Il parle du jeune âge : on se croit jeune encore
 En se rappelant son printemps.

A l'aube de l'année, allez, chères *Annales*,
 Légères, déployant vos ailes matinales,
 Porter à vos lecteurs des souhaits d'heureux jours ;
 Et faisant reflleurir leurs premières années,
 Ces roses que le vent de la vie a fanées,
 Soyez-leur aimables toujours.

2 janvier 1881.

M. Pierre-Célestin Dubé, curé de St-Martin,

Décédé le 10 décembre 1880.

Monsieur Dubé était né le 10 juillet 1823, à St-Vincent-de-Paul de l'île Jésus. Il avait à peine atteint sa dixième année quand sa famille vint résider à Ste-Thé-

rèse. Là, aux catéchismes de première communion, à l'école française qui se faisait au vieux *collège jaune*, cette figure attentive et réfléchie ne tarda pas à se faire remarquer. M. Ducharme avait l'œil toujours ouvert à ses chers enfants; dès qu'il vit poindre en celui-là les premiers germes de la vocation ecclésiastique, il l'attira au presbytère, lui fit commencer l'étude du latin et ne cessa plus de veiller sur lui avec une paternelle sollicitude. Le jeune Dubé répondit à ses soins. Il fut, en 1842, l'un des 25 élèves qui s'offrirent à Dieu et à l'Évêque comme les prémices du Petit Séminaire. Deux ans plus tard, il reçut la tonsure et demeura au collège employé comme professeur, puis comme économiste. Il avait toute la confiance de M. Ducharme et il s'en montrait digne. Devenu prêtre le 18 septembre 1847, il continua de remplir les mêmes fonctions d'économiste, travaillant aussi à la paroisse et assistant M. Duquet, parfois le remplaçant, dans la direction des travaux qui s'exécutaient alors pour la construction du nouveau collège. Il laissa Ste-Thérèse l'année suivante, au moment où les RR. Pères Jésuites y arrivaient pour prendre la direction du Petit Séminaire.

Nommé vicaire à St-Rémi, M. Dubé eut bientôt gagné l'estime et l'affection de son curé, qui, vingt ans plus tard, voulut encore l'avoir auprès de lui à ses derniers moments.

Après deux ans et demi de vicariat, M. Dubé obtint de son évêque le plus haut témoignage de confiance qu'il pût ambitionner; il fut appelé à la cure importante de St-Martin. Il y arriva avec toute la force et l'ardeur de la jeunesse, et il y travailla pendant trente années. Trente années de ministère pastoral, que de labeurs, mais aussi que de mérites!... Ses mains se sont fatiguées et usées, pour ainsi dire, à bénir, à consacrer, à absoudre. Cette vie s'est consumée, *lucerna ardens et lucens*,* en réfléchant sur les âmes les rayons divins de la grâce dont elle était le foyer. Vienne maintenant la mort; il a l'assurance de n'arriver point

(*) S. Jean, v, 35.

les mains vides aux pieds du juste Juge, ce pasteur qui pourra s'y présenter avec un tel trésor d'œuvres saintes : tant d'âmes régénérées au baptême, purifiées au saint tribunal, fortifiées à la table sainte, assistées au terrible passage !

Pendant son long ministère, M. Dubé ne travailla pas seulement à édifier le temple mystique de Jésus-Christ ; il dut aussi mettre la main au temple matériel. L'église de St-Martin s'en allait en ruine ; il fallut la rebâtir, rude tâche qui eût effrayé un cœur moins vaillant. La construction d'une église est toujours une question grave, délicate, épineuse dans nos paroisses canadiennes ; elle l'était d'autant plus à St-Martin qu'elle se compliquait d'un démembrement projeté de cette paroisse. De là, des troubles, des animosités, des oppositions qui furent longues et persistantes. M. le curé eut à lutter et à souffrir. Cette épreuve ne laissa ni sa patience ni son courage ; mais qu'il salua avec bonheur le jour où il vit renaître dans sa paroisse la paix et la concorde ! Il touchait alors à la 25^{me} année de son ministère à St-Martin. Il voulut se reposer un instant dans une douce fête, et célébra cet anniversaire avec tous les apprêts d'une grande et joyeuse solennité. Il n'y manqua ni la présence des paroissiens ni le concours des amis, et tant de bonnes paroles qui sortirent des lèvres et des cœurs, à cette occasion, entourèrent le digne curé d'une atmosphère enivrante de bonheur.

Oui, ce fut une douce fête, mais son lendemain apporta les premières douleurs d'une maladie qui devait être mortelle. Les progrès en furent lents, mais continus. On vit bientôt que cette forte constitution allait s'affaissant, que cette figure amaigrie se façonnait peu à peu à l'image de la mort. La maladie, qui n'épargna à sa victime ni les ennuis ni les souffrances, lui laissa jusqu'à la fin une entière lucidité d'esprit. M. Dubé put suivre toutes les phases de cette lente dissolution de lui-même et envisager à loisir la froide et sombre réalité. Il fallait mourir.....mourir avant la vieillesse, sans avoir rempli sa tâche, sans avoir vu l'achèvement de cette église qui avait coûté tant de labeurs ; mourir

dans cette demeure où il faisait si bon de vivre ! Il fallait s'arracher à tant d'êtres chéris, briser tant de liens qui attachaient à la vie !... Mais le malade s'était préparé d'avance à ce sacrifice. Si, parfois, dans l'amertume de ses pensées, la nature se sentait défaillir, la foi était là pour soutenir et fortifier la nature. Il fut donné à ce prêtre, à ce pasteur d'éprouver à son tour cette miséricordieuse bonté dont il avait été le ministre fidèle et assidu au chevet des mourants. Dieu prodigue la lumière et la force à cette heure suprême ; on se détache plus aisément de toute chose terrestre à mesure que l'on entrevoit mieux les clartés éternelles ; on envisage la mort avec moins d'effroi, puis on l'accueille, on la désire même comme une libératrice.... C'est dans ces sentiments que M. le curé de St-Martin s'éteignit le 10 décembre, un vendredi, jour où il désirait mourir.

Les funérailles furent célébrées par M. le grand vicaire Lorrain, heureux de rendre les derniers devoirs à celui qui l'avait préparé à sa première communion. Monseigneur de Montréal assistait au trône, entouré d'un nombreux clergé. La foule des paroissiens remplissait l'église.

Monsieur Dubé avait marqué sa dernière demeure au cimetière, dans ce champ des morts qu'il avait préparé et orné avec une pieuse sollicitude. Mais il aura la place d'honneur que l'Eglise assigne au prêtre. Ses restes reposeront dans le sanctuaire qu'il a élevé, près de l'autel et comme sous la rosée du divin Sacrifice. Sur cette tombe, bien des amis viendront regretter celui qu'ils ont perdu ; une famille en deuil viendra pleurer son gardien et son protecteur ; toute une paroisse rendra hommage au zèle laborieux de son pasteur et reconnaîtra ses bienfaits. Pour nous, prêtres de ce séminaire, nous redirons tout ce que cet enfant de M. Ducharme avait gardé d'affection à sa mémoire, à son œuvre, à la personne de ses successeurs ; nous redirons les témoignages non équivoques qu'il nous a donnés de sa reconnaissance : souvenirs tristes de l'amî qui n'est plus, mais gages précieux de l'amitié qui dure encore au delà du tombeau.

Avec Sa Grandeur Mgr de Montréal et M. le grand vicaire N. Z. Lorrain, étaient présents aux funérailles : MM. E. Picard, E. Filiatrault, Duckett, du Séminaire de St-Sulpice ; RR. PP. Bernard et Amiot, O. M. I. ; A. Nantel, L. Charlebois, H. Lecourt, S. Lonergan, J.-O. Labonté, du Séminaire de Ste-Thérèse ; L. Geoffrion, P. Beaudet, E. Meehan, J. Dugal, de la Congrégation de Ste-Croix, St-Laurent ; H. A. Verreau, Principal de l'École Normale Jacques-Cartier, N. Lavallée, Curé, et A. Lapalme, Vicaire, de St-Vincent-de-Paul, J. Désautels, Curé, et H. Germain, Vicaire de Ste-Rose ; J.-B. Lemonde, Curé de Ste-Dorothée ; J. Watier, Curé de St-François de Sales ; L. Bourassa, Curé de Montebello ; L. J. Guyon, Curé de St-Eustache ; J. Piché, Curé de Terrebonne ; J. Graton, Curé de St-Henri de Mascouche ; S. Tassé, Curé de Ste-Scholastique ; A. Labelle, Curé de St-Jérôme ; F.-X. Geoffroy, Curé de Ste-Sophie ; G. Chevreuil, Curé de Ste-Anne du Bout de l'Île ; J. Lonergan, Curé de Ste-Brigide, Montréal ; M. Auclair, Curé de St-Jean-Baptiste, Montréal ; L. Z. Champoux, Curé de St-Joseph de Montréal ; A. Séguin, Curé, et D. Leduc, Vicaire, de Ste-Cunégonde ; G. Lesage, Curé de Chambly ; G. Lamarche, Curé de St-Bruno ; H. Carrières, Curé de Sherrington ; A. Tassé, Curé de St-Cyprien ; J. P. Bélair, Curé des Cèdres ; J. Champagne, Curé de la Pointe Gatineau ; J. U. Leclerc, Aumônier du Pénitencier, St-Vincent-de-Paul ; J. Levêque, Vicaire au Sault-au-Récollet ; V. Dupuis, Vicaire de St-Barthélemy ; J. H. Paré, Chapelain, Couvent de St-Laurent ; U. Archambault, Curé de St-Martin, Son Hon. le Juge Loranger, J. A. Ouimet, M. P., comté Laval, etc.

M. Jules Lauzon, curé de Repentigny,

Décédé le 14 décembre 1880.

M. Jules Lauzon, autre membre enlevé à la famille térésienne ; tombé, lui aussi, au milieu de sa carrière... et pourtant quelle sève de vie, quelle verdure il y avait dans ce jeune homme d'autrefois !

Mes premiers souvenirs de lui remontent à l'année 1851. J'entrais alors au collège ; je devenais élève au moment où M. Lauzon cessait de l'être, après avoir brillé dans ses classes. Ce jeune maître était actif, vigilant, ferme. Les traits sévères de sa figure, son regard pénétrant, sa parole brève, vibrante, éclatante parfois, lui composaient un air qui commandait le respect et l'obéissance. Surveillant, dès le premier jour il avait

établi son autorité et il sut toujours la maintenir. Professeur, il faisait régner l'ordre et le travail dans sa classe. J'y passai deux années : ce furent deux années d'un travail fort et ferme, *improbus*, comme dit le poète. Je me félicite aujourd'hui de cette bonne fortune ; mais alors j'étais un peu de l'avis de mes confrères qui trouvaient que nous étions tenus serré et menés sans relâche ni trêve. . . Il y avait pourtant, chez notre professeur, un fonds d'amabilité qui s'épanouissait, à ses heures, en éclats de franc rire, en traits vifs et enjoués, en saillies d'humeur charmante. Ce côté si attrayant de sa nature, M. Lauzon le révéla tout entier plus tard, quand il put faire goûter, en son modeste presbytère, les charmes de son hospitalité ; ses confrères et amis en gardent le souvenir, car ils en ont joui avec délices.

M. Lauzon laissa le collège en 1855, pour n'y revenir plus qu'à de rares intervalles. Devenu prêtre, il fut vicaire à St-Jean Chrysostome, à Varennes, à Longueuil, à Lavaltrie ; curé à Sainte Adèle, à St-Philippe, puis, en dernier lieu, à Repentigny. C'est là qu'il fut frappé de cette maladie triste et morne qui tarit peu à peu en sa source toute sève de vie physique et intellectuelle. Pendant deux années il ne fit que languir et dépérir.

Je le revis, une dernière fois, aux exercices de la retraite pastorale ; il n'était plus qu'une ombre de lui-même. Son sourire était terne comme son regard ; il avait la parole pénible, embarrassée, sa mémoire lui refusant les mots ; il se traînait plutôt qu'il ne marchait : tout se glaçait en lui. Quatre mois plus tard, tout était réduit au silence, au froid, à l'immobilité du tombeau.

M. Lauzon était né le 19 novembre 1834. Il fut ordonné prêtre au mois de décembre 1855. Toute sa carrière sacerdotale se trouva remplie en vingt-cinq années ; mais ce fut assez long encore pour qu'il pût goûter les épreuves et les soucis attachés au ministère paroissial. Il en eut sa large part, qui forme aujourd'hui, espérons-le, le plus beau fleuron de sa cou-

ronne. Du reste, sa vie fut celle de tout pasteur fidèle à Dieu, dévoué aux âmes, laborieux, zélé, charitable. Qu'il repose maintenant dans la paix et la joie du bon Maître qu'il a servi !

Le drame de "St-Stanislas."

A l'occasion d'une visite toujours chère, il y a eu fête au collège, et nos Académiciens ont répété le drame de St-Stanislas. » Cette pièce a le don de remuer le cœur et d'élever l'âme. Avec ce charme, elle en possède un autre pour des anciens de cette maison : elle ranime de vieilles émotions et rappelle des souvenirs de jeunesse. Quelle jouissance de remonter ainsi dans le passé jusqu'aux origines de cette œuvre *térésienne* !

C'était en 1855. Monseigneur de Montréal, étant à Rome, venait d'obtenir pour le Séminaire de Ste-Thérèse l'insigne faveur d'une indulgence plénière, attachée à la fête de saint Stanislas de Kostka et accordée à perpétuité. En communiquant l'indult, Monseigneur voulut l'accompagner d'une très longue lettre adressée à MM. les directeurs et professeurs, et particulièrement aux élèves, à nous, qu'il appelait ses *très chers*, ses *bien-aimés* enfants. Avec une onction touchante, il rappelait les dons excellents de la nature et de la grâce dont Dieu s'était plu à enrichir St Stanislas ; il esquissait les traits principaux du modèle qu'il nous offrait à vénérer et à imiter ; il nous suggérait même les diverses pratiques dont se devait nourrir notre dévotion à ce cher Saint. « Consacrez vos études à sa gloire, » disait-il en terminant, « et faites servir vos talents à ses louanges. » « Prenez ses vertus et les grâces qui en ont été la récompense, pour sujet de vos drames religieux, de vos pieuses poésies et de vos discours académiques. En présence de ce jeune héros, vous sentirez votre esprit s'illuminer, votre génie se développer et votre cœur s'embraser. »

Nous avons alors pour Directeur Monsieur H.-A. Verreau, gardien inflexible de la règle, mais ami dé-

voué de notre jeunesse, toujours préoccupé de nous faire belles et radieuses les fêtes du collège, toujours avide de nous procurer les pures jouissances qui élèvent l'esprit et le cœur tout en rompant la monotonie de la vie écolière. C'est dire que M. le Directeur voulut réaliser à notre égard les désirs et les espérances de Monseigneur. Est-il rien de suave et d'angélique comme cette figure de St Stanislas ? rien de grand comme cette vocation religieuse, conçue sous l'inspiration de Marie et menée à terme héroïquement à travers tous les obstacles ? Avec un tel sujet il fut facile à un beau talent de créer des scènes, et plus facile encore de les écrire. Le drame se trouva fait. Dans sa modestie, l'auteur crut n'avoir écrit qu'une suite de dialogues et ne voulut pas donner d'autre nom à son œuvre ; mais qu'importait le nom, puisqu'il s'y trouvait l'action, le nœud, les caractères, en un mot, tout ce qui constitue l'intérêt dramatique.

Vint la fête de St Stanislas, qui était aussi la fête de M. le Supérieur ; heureuse coïncidence qui nous valait un grand congé et dorait à nos yeux d'un éclat plus vif encore cette journée du 16 (*) novembre... Mais cette année-là, notre joie fut surtout une joie religieuse. Une neuvaine nous prépara à gagner l'indulgence plénière. Le matin de la fête, il y eut messe solennelle avec chant et musique. Un autel spécial avait été dédié à St Stanislas ; la statue du Saint, avec ses reliques, y apparaissait sur un trône de lumière et de fleurs. Les reliques furent offertes à notre vénération ; dans la soirée, elles devaient être portées à travers nos cours, dans une grande et belle procession. Nous en avions nous-mêmes préparé le chemin ; il était bordé de sapins verts, et ces sapins devaient porter à leurs branches des lanternes variées aux vives couleurs. Cette procession illuminée nous ravissait d'avance ; hélas ! elle n'eut pas lieu, vu les rigueurs prématurées de la saison... Mais, il nous resta le drame pour couronner toute la fête ; le drame,

(*) C'était le jour auquel on célébrait alors la fête de saint Stanislas.

attendu avec d'autant plus d'impatience qu'une représentation théâtrale était chose rare, presque inouïe, dans nos fêtes d'écolier. La scène s'ouvrit, pendant une heure, nous fûmes tout yeux et tout oreilles. Pourtant, les acteurs étaient assez novices et le théâtre était modeste ; les costumes sous lesquels paraissaient ces nobles Polonais du XVI^e siècle, ne différaient guère des nôtres, et le lieu de la scène ressemblait fort à notre salle de récréation... Mais qu'était-il besoin d'illusions ? le drame était là, avec ses vives beautés, qui se révélaient, s'imposaient par elles-mêmes. Nous étions saisis, émus, nous, écoliers à tête légère... Nous fûmes édifiés aussi, et nous sortîmes meilleurs de ce spectacle.

Vingt-cinq ans se sont écoulés. M. Verreau n'est plus à Ste-Thérèse ; mais on y garde—plus encore dans les papiers que dans les archives et les bibliothèques—les gages précieux de sa piété, de son dévouement, de sa munificence. De tous ces souvenirs, le moindre n'est pas assurément le drame de St-Stanislas. On admire cette œuvre de haute littérature, on s'édifie à ce spectacle d'héroïsme chrétien. Les anciens y ravivent quelques-unes de leurs meilleures émotions du passé ; les jeunes âmes y trouvent toujours plus d'une pensée sérieuse, plus d'un élan vers les hauteurs sereines où s'enfantent les vertus et les sacrifices.

Lettre de Mentor

Aux élèves du Séminaire de Ste-Thérèse.

MES CHERS AMIS,

Mentor amicis suis salutem. J'ai senti l. latin me venir à la bouche en vous revoyant transformés en graves Romains : *Manlius, Ménénus, Occilius, Pupillus, César*, TU QUOQUE... quel sénat !... Mais voici deux Grecs, *Alcides, Idoménée*, puis des Français, enfin, et de la meilleure sorte, *Charlemagne, Fénelon*.... Qui que vous soyez, du reste, Français, Grecs ou Romains, je suis heureux de vous revoir, et je m'empresse de vous dire que vos lettres m'ont fait grand plaisir, encore qu'elles soient un peu laconiques, comme celle de ce cher C. de M., un vrai Lacédémonien, celui-là !

J'arrive de suite à vos réponses. « Le plus grand événement du monde, » ce n'est pas le déluge, quoi qu'en pense notre ami *Mozart* ; c'est la venue du Messie, l'Incarnation du Verbe, qui apparaît au milieu des âges comme un phare immense illuminant à la fois les deux versants de l'histoire.

Et « le plus beau pays de la terre, »....il va sans dire que pour des Canadiens, c'est le Canada ; mais après le Canada est-ce la France ? la Lombardie ? Naples ?.. Choisissez entre ceux-là, s'il vous plaît, *Pupillus* ; mais, de grâce, ne me parlez plus de l'Inde : le Gange avec ses cadavres et ses crocodiles me donne la fièvre ; je frissonne à la seule pensée des jungles et de leurs tigres.

« A quel personnage de l'histoire sainte voudriez-vous ressembler, » *Ménénius* ? — A Moïse, me dites-vous. Vous aspirez donc à devenir un législateur... Et vous, *Fénelon* ? — A David. Et vous, *César* ? — A Joseph, au chaste Joseph. Bravo ! Et vous, *Alcides* ? — A Adam, avant son péché. Beau rêve, ma foi, beau rêve, mais par trop chimérique. *C. de M.* me paraît plus sage d'avoir choisi le jeune Tobie ; il veut sans doute que l'on dise un jour de lui ce que la sainte Ecriture dit de son modèle : *cum esset junior omnibus.... nihil tamen puerile gessit in opere. Tob., I.*

Manlius, vous êtes fort sur les synonymes ; vous en parlez comme un livre. *Penser* à une chose c'est en avoir l'idée dans l'esprit ; y *croire*, c'est l'admettre comme vraie. Ainsi, tout le monde *croit* qu'il faut mourir, mais peu de gens *pensent* à la mort. « Quelle différence y a-t-il entre *mot* et *parole*. » — N'en déplaise à *C. de M.*, le *mot* est une réunion de lettres exprimant une idée ; la *parole* est le mot prononcé.

Vous savez tous que Charybde et Scylla sont deux gouffres de la mer de Sicile, situés en face l'un de l'autre ; de là, l'expression : *Tomber de Charybde en Scylla* ; c'est-à-dire, échapper à un mal pour tomber dans un pire. Mais savez-vous aussi bien l'origine et le sens de cet autre dicton : *Ménager la chèvre et le chou... ? Pupillus*, vous faites semblant de ne pas entendre ; *Manlius*, *César*, *Charlemagne*, foudres de guerre, vous jetez votre

langue aux chiens. . . Eh bien ! *Idoménée* vous apprendra que ce proverbe nous est venu de l'innocent proverbe que bien des jeunes têtes ont ruminé avant vous et que bien d'autres après vous rumineront encore. — Un batelier doit transporter de l'autre côté d'une rivière un loup, une chèvre et un chou. Comme il ne peut les passer ensemble dans son petit bateau, que fera-t-il pour garder en son absence le chou de la dent de la chèvre et celle-ci de la dent du loup? Ma foi, qu'il s'y prenne comme il voudra, peu nous importe; il nous suffit d'avoir trouvé que *ménager la chèvre et le chou* veut dire : se tenir si habilement entre deux partis, entre deux adversaires, qu'on n'en blesse aucun et même qu'on paraisse embrasser les sentiments de l'un et de l'autre. C'est ce que faisait la chauve-souris de La Fontaine, qui changeait de profession selon les besoins du moment ; oiseau aujourd'hui, vive la gent ailée ! demain souris, vivent les rats ! . . . Elle voulait aussi ménager la chèvre et le chou cette bonne vieille qui offrait bien dévotement un cierge à saint Michel et un autre au diable. « On ne sait point ce qui peut arriver, » disait-elle, « et les amis sont partout nécessaires. » Que pensez-vous d'une pareille tactique ? est-elle aussi habile qu'elle en a l'air ?

Question perfide que celle-ci : « Quel est le défaut que vous aimez le plus en vous-mêmes » ? . . . Mais peut-on aimer un défaut, c'est-à-dire, une difformité, une laideur morale, quand on déteste si cordialement un œil louche, une verrue à son nez, une tache à son front? . . . Oui, l'on déteste toutes ces choses, . . . et l'on aime sa gourmandise, son orgueil . . . son orgueil à soi, mais non celui des autres ; car, pour celui-là, comme il est honni ! comme on le trouve maussade, déplaisant, insupportable ! Voilà ce que vous dites, mes chers amis, et que dirai-je autre chose ? Rien, sinon que je ne puis résister à l'envie de vous donner une recette . ce cher orgueil, ce défaut mignon que vous cajolez, que vous choyez si bien au fond de votre cœur, regardez-le tous les jours, pendant cinq minutes, avec les yeux d'autrui : qu'il vous paraîtra laid au bout d'une se-

maine ! dans un mois il vous fera peur ; dans un an, vous en serez corrigés, avec la grâce de Dieu.

Cette recette vaut bien sans doute l'énigme que je vous donnais l'autre jour, vrai jeu d'enfant : « Ce qui vous appartient en propre et cependant sert plus à autrui qu'à vous-mêmes, » c'est votre langue, n'est-ce pas ?... oui, si ce n'est pas autre chose.

Avez-vous réfléchi à notre croisade du bon langage ? Pour moi, j'y pense toujours et beaucoup. Je ne puis faire autre chose que d'y penser quand j'entends ces jeunes Canadiens..... mais n'allez pas croire que vous êtes en cause, que je vous soupçonne, que je vous accuse, que je dépose contre vous..... je veux parler seulement de ces jeunes Canadiens qui font des études, qui fréquentent La Fontaine, Boileau, Fénelon, Bossuet, qui apprennent à leur école le plus pur idiome français et toutes les finesses du style ; et qui, avec cela, demeurent vulgaires, grossiers, barbares — j'allais dire Iroquois — dans la conversation familière, comme si la distinction du langage n'était pas toujours le reflet nécessaire d'une belle éducation... Mais qu'est-ce que le solécisme, qu'est-ce que le barbarisme, à côté des paroles libres, équivoques, parfois obscènes ? Faut-il qu'il y ait des jeunes gens assez oublieux de leur dignité d'homme et de chrétien pour prêter leurs lèvres à de tels propos, et flétrir ainsi de leur hâve fétide, dans leur âme comme dans celle de leurs frères, la fleur la plus exquise de l'adolescence ! Pour vous, chers amis, vous n'êtes point de ceux-là, vous n'en serez jamais, je l'espère. Vous mettrez un cadenas à vos lèvres plutôt que de les profaner. Vous ferez plus encore, vous deviendrez des semeurs de bonnes paroles, *seminator casti consilii*, comme l'Eglise le dit de sainte Cécile. Oh ! les bonnes paroles, elles sont la musique du ciel sur la terre ; il s'en échappe une vertu qui dégoûte des jouissances viles et grossières, et attire l'âme, par un charme irrésistible, à l'amour de toute chose honnête, grande et belle.

Mais laissons les vieilles questions pour arriver aux nouvelles :

1° *Quelle est la plus belle des œuvres divines ?*

2° *Quels souvenirs vous rappellent dans l'Histoire Sainte les mots : puits—serpent—fosse ?*

3° *Par qui et à quelle occasion furent écrites ces paroles : Tout est perdu, fors l'honneur ?*

4° *Quel est, à votre avis, l'homme le plus sage au monde ?*

5° *Qu'avez-vous fait de bon et d'utile pendant l'année qui va finir ? quels sont vos projets pour la nouvelle année ?*

6° *Si une fée vous promettait d'exaucer trois de vos souhaits, quels seraient ceux que vous exprimeriez ?*

Voici une question que je réserve aux plus jeunes, à vous, les Benjamins de la famille :

N'aimeriez-vous pas à recevoir une très belle image ?

Eh bien ! j'en offre une à celui d'entre vous qui me dira le plus gentiment : 1° qu'il croit la mériter ; 2° pourquoi il ose le croire.

J'ai aussi une question pour vous, mes graves philosophes qui ne parlez guère, mais n'en pensez pas moins. J'en appelle aux lumières de votre expérience :

Quel est le secret d'être heureux au collège ?

A propos de bonheur et de secret, il y avait une fois un ermite qui vivait dans une grotte. Vous savez qu'une grotte est un trou de rocher ; il y fait sombre, il y fait humide ; on y sent comme une odeur de cave, on y respire un air de tombeau. Mais, cave ou tombeau, peu importe la demeure, pourvu qu'on y soit heureux. Notre ermite l'était dans sa grotte. Ses traits, son regard, sa parole, son sourire, tout se dorait d'un rayon de bonheur. On se sentait réjoui rien qu'à le voir. Aussi, il n'était bruit cent lieues à la ronde que de cet homme heureux. On accourait de toutes parts pour voir cette merveille, *rara avis in terris* ; si bien que le roi y vint comme les autres. Quelque secret ennui se cachait-il sous ses habits dorés ? Une épine perçait-elle à travers sa couronne ? Son trône était-il piqué des vers comme celui du roi d'Italie ? je ne saurais vous le

dire, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'était pas plus heureux que le dernier de ses sujets. Il vint donc frapper à la grotte pour apprendre le secret du bonheur. Notre ermite fit d'abord la sourde oreille ; il n'aimait pas à être dérangé dans sa retraite. Le roi frappa plus fort, et l'ermite dut ouvrir à la fin ; mais voyez cette idée de moine ! il ne fit qu'entrebâiller sa porte et jeta au roi ces trois mots : « Avoir, être, faire, voilà le secret du bonheur. » Un homme qui se crut mystifié, joué, moqué, ce fut le roi qui entendit cet oracle du Sphinx. Il se fâcha d'abord et fit une tempête ; mais la réflexion vint ensuite, et il se mit à rouler dans sa tête les paroles fatidiques. Bien lui en prit ; car il y trouva, à la fin, le mystérieux secret. Cherchez-le de même ; et puissent les trois infinitifs vous donner le même bonheur !

Un dernier mot. En ce temps où vous êtes si prodigieux de bonnes paroles et de *souvenirs* envers ceux que vous aimez, n'aurez-vous rien à dire, rien à offrir à Jésus, à ce Dieu méconnu et délaissé de nos tabernacles ?... Oui, vous avez vos œuvres, vos œuvres de chaque jour que vous pouvez changer en or au moyen de cette merveilleuse alchimie de la bonne intention. Vous allez donc, de suite, vous faire un trésor de vos prières, de votre silence, de votre travail, de vos créations, de tant d'heures que vous pouvez remplir de mérites par la mortification de la langue et l'assujettissement de la volonté à la règle du devoir. Voilà pour le Cœur de Jésus un présent plus précieux que tout l'or des rois Mages ; et quelle perle pour votre couronne du ciel !... Quelle perle, aussi, pour la prochaine lettre de Mentor si vous me faites connaître les étrennes que vous aurez ainsi offertes au divin *Enfant* !
Valete.

26 décembre 1880.

MENTOR.

Poésies de M. Ducharme.

Nous reproduisons ci-dessous trois pièces de poésie, extraites des cahiers d'honneur du collège de Montréal; elles datent des années de Belles-Lettres et de Rhétorique de M. Ducharme. Sans être parfaites sous tous rapports, elles accusent certainement, chez leur auteur, une imagination brillante, de l'élévation dans les idées, de la noblesse dans les sentiments, une phrase qui ne manque pas d'élégance, un style généralement correct et la science de la facture du vers français.

Les deux premières de ces poésies sont des compliments à l'adresse de M. J. Roque, pour le jour de sa fête. On ne peut s'empêcher d'y remarquer la délicatesse et le tour gracieux avec lesquels sont présentés, au nom de tous les élèves, ce bouquet de bons souhaits et cette expression sentie de leurs vœux les plus ardents en faveur d'un directeur bien-aimé.

La troisième, la plus polie et la meilleure, est une Ode en l'honneur de George III. Elle est une traduction large et libre d'une poésie latine composée par un confrère de classe, M. J. Odelin. L'original latin et la version française furent lus publiquement à la distribution solennelle des prix, le 14 août 1809. Pourquoi, nous sommes à nous demander, chanter sur la lyre les louanges du roi George? serait-ce là un hymne de reconnaissance pour la générosité du souverain qui ouvrit si larges les portes du Royaume-Uni à l'émigration de la noblesse et du clergé français? était-ce un hommage de bonne politique à une époque où les droits et les biens de St-Sulpice se trouvaient, devant les prétentions du Bureau colonial, en litige et en danger? ou bien, dans ces jours mauvais du gouvernement de Craig, était-ce une protestation de loyauté et de fidélité à la couronne britannique? à d'autres mieux informés la solution de cette question; pour nous *sub judice lis est.*

COMPLIMENTS A M. JACQUES ROQUE

Au jour de sa fête, le 25 juillet 1808.

CHANSON.

Sur l'air : *Célébrons tous d'une voix...*

Que les échos de ces lieux

Retentissent de chants d'allégresse :
 De nos jours le plus heureux
 Vient enfin de briller à nos yeux.
 Réunissons nos voix et nos cœurs ;
 Faisons éclater notre tendresse ;
 Ainsi couronnons de fleurs
 Celui qui souvent sécha nos pleurs.

Tout nous invite aux plaisirs,
 Tout ici parle au cœur de l'enfance,
 Tout nous invite aux plaisirs,
 Tout enfin sourit à nos désirs.
 Pourrions-nous ne pas vivre contents,
 Sous un toit qu'habite l'innocence ?
 C'est pour nous le plus beau temps,
 Le plus beau de celui de nos ans.

Heureux le tendre arbrisseau
 Qui, toujours à l'abri de l'orage,
 Voit reverdir son rameau
 Sur les bords enchanteurs d'un ruisseau !
 Le vent contre lui se déchainant
 Vainement fait éclater sa rage :
 Sous un chêne verdoyant,
 Il résiste à l'orage et au vent.

Ce sont là de faibles traits
 Des douceurs que l'on goûte sans crainte
 Près d'un ami plein d'attraits,
 Qui toujours vivra par ses bienfaits :
 A sa voix, notre ennemi s'enfuit ;
 Au vrai bien nous marchons sans contrainte ;
 Sous lui la vertu fleurit,
 De ses soins il recueille le fruit.

L'amour a dicté ses lois,
 Dans tous ses traits se peint la clémence ;
 Heureux mille et mille fois
 Le cœur prompt et fidèle à sa voix !
 Puisse-nous tous, en te chérissant,
 Pour longtemps jouir de ta présence !
 De nos vœux le plus ardent
 Est celui de te rendre content.

Ah ! séjour délicieux !
 Que ne puis-je l'habiter sans cesse !
 Oui, chers amis, trop heureux
 Les nombreux habitants de ces lieux !
 Beaux jours, vous passez rapidement

Heureux temps, dites-moi qui vous presse ?
 Coulez, coulez lentement,
 Vous voir fuir serait mon tourment.

Volez tous, cœurs innocents,
 Volez auprès d'un père si tendre ;
 Uissez vos sentiments,
 Et mêlez de concert vos accents.
 Quel transport nous enivre en ce jour,
 Et qui peut mieux que nous le comprendre !
 Grand est le prix de l'amour,
 Payons-le d'un trop juste retour.

Par M. JOSEPH-C. DUCHARME,

En Humilités.

COMPLIMENTS

Adressés à M. JACQUES ROQUE, Directeur du Petit Séminaire, le 23 juillet 1809, par MM. les Rhétoriciens.

A peine, sur nos bords, par ses feux lumineux,
 Apollon, en ce jour, dans sa marche féconde,
 Décorant l'univers d'un éclat radieux,
 Commença à briller du vaste sein de l'onde,
 Que déjà mille oiseaux répandus dans les airs
 Senblaient nous inviter dans leurs tendres ramages
 Et nous dire à l'envi, par les plus doux concerts :
 Au pasteur du troupeau présentez vos hommages.
 Dès lors, nous soupîrons après l'instant heureux,
 Où tu dois parmi nous répandre l'allégresse,
 Et nous faire sentir le prix de ta tendresse.
 Tu parais... et déjà sont remplis tous nos vœux.
 Il n'est point sous tes lois de jours infortunés,
 C'est ici que l'on goûte une paix sans alarmes ;
 L'humble et douce vertu brille avec tous ses charmes ;
 Point d'instant qui ne soient de plaisirs couronnés.
 Oui, sans doute, au moment où le ciel te vit naître,
 L'arbitre des humains, seul auteur de ton être,
 A régner sur nos cœurs t'avait prédestiné.
 En vain dans sa fureur un peuple forcené,
 Voulant se signaler par l'horreur de ses crimes,

Vit conças à grands flots, sous le glaive tranchant,
 Le sang de mille et mille innocentes victimes ;
 En vain contre le Ciel l'Enfer se déchaînant
 Exhala de son sein ses dogmes imposteurs,
 Infecta tous les cœurs de son souffle homicide,
 Arracha de l'autel les brebis, les pasteurs,
 Arma contre le père une main parricide ;
 En vain les éléments soulevés contre toi
 Conjurèrent ta perte ; invincible en ta foi,
 Et toujours à leurs traits héros invulnérable,
 Tu bravas les tyrans, les supplices, la mort,
 Tu parvins sain et sauf aux rives de ce port.
 O moment fortuné ! jour pour nous favorable !....
 Parsemons tous ces lieux de rameaux d'oliviers,
 De guirlandes, de fleurs, de verdoyants palmiers.
 - Surtout, présentons-lui de nos cœurs les prémices :
 Ce sont là ses souhaits ; ce sont là ses délices.
 S'il nous était donné de pouvoir, en ce jour,
 Exalter dans Sion tes bienfaits, ta mémoire,
 Et chanter sur l'enfer ton triomphe et ta gloire !...
 Mais puisqu'il faut encor languir dans ce séjour,
 Je te dirai, conduit et guidé par l'amour :
 Accepte de ma main
 Ce léger don de Flore,
 Qui pour toi, ce matin,
 Souriait vers l'aurore.

JOSEPH-CHARLES DUCHARME,

Etudiant en Rhétorique.

ODE A GEORGE III.

Que nos voix en ce jour exaltent ta mémoire,
 Toi qui fais d'Albion le triomphe et la gloire,
 Toi qui de tes sujets enchaînés tous les cœurs,
 Et te plais à verser dans leur sein tes faveurs.
 Qu'à tes nombreux exploits l'univers applaudisse,
 Que la voûte des cieux de ces mots retentisse :
 Amour et gloire à George trois
 Le plus chéri de tous les rois.

Tandis que sous ses coups la cruelle Bellone
 Voit uager dans le sang l'Europe qu'elle étonne,
 Qu'elle voit abaissés des monarques puissants,
 Se faner et périr leurs lauriers éclatants,
 Que les peuples plongés dans d'horribles alarmes,
 Ne trouvent plus d'appui ni de force dans leurs armes,
 George trois devient le soutien
 Et de leur empire et du sien.

Tel on voit un beau chêne orné de son feuillage,
 Tout à coup assailli par un violent orage,
 Des fougueux aquilons repousser la fureur,
 Les braver fièrement, en demeurer vainqueur ;
 Tels on voit près de lui, battus par la tempête,
 Les chênes ses voisins s'écrouler de leur faite,
 Gémir du vent qui les abat,
 Et lui seul survivre au combat.

Tel se montre au milieu des horreurs de la guerre,
 Ce monarque puissant que nul revers n'altère.
 Le même instant qui voit détrôner ses amis,
 Fait tomber à ses pieds leurs plus fiers ennemis.
 Contre tous leurs efforts invincible colonne,
 Chaque jour embellit l'éclat de sa couronne,
 Et pour sa gloire et son bonheur
 Ne fait qu'augmenter sa grandeur.

A célébrer ton nom chaque peuple s'empresse,
 Tes sujets transportés d'une vive allégresse,
 Déjà de tes vertus ont rempli l'univers;
 Déjà ta renommée a traversé les mers ;
 Neptune, avec respect, de sa grotte profonde
 Voit voguer tes vaisseaux sur la face de l'onde ;
 Et pour toi les flots orgueilleux
 Semblent se calmer devant eux.

Grand prince, nous osons, sous tes heureux auspices,
 T'offrir de nos travaux, en ce jour, les prémices.
 Pourrions-nous, de nos ans illustre défenseur,
 Des sciences, des arts généreux protecteur,
 Pourrions-nous étouffer, vivant sous ton empire,
 Les nobles sentiments que l'amour nous inspire ?
 Puisse ton règne être éternel,
 Ton nom à jamais immortel !

Que le Ciel, à nos vœux se montrant favorable,
 Diffère de tes jours le moment redoutable.
 Sous toi le laboureur, dans la prospérité,

Goûte en aïx de Cérés la prodigalité.
 Sans craindre les horreurs d'une funeste guerre,
 D'abondantes moissons il voit couvrir la terre;
 Et de tes sujets l'univers
 Célèbre les exploits divers.

JOSEPH-CHARLES DUCHARME,
Rhétoricien.

Petites Nouvelles.

— Le 4 décembre, les *Annales*, dans la personne de leur gérant, ont été frappées d'un accès de fièvre violente. Le 9, M. Chs LaRocque, faible et souffrant, nous quittait pour aller se mettre sous les soins attentifs et maternels des bonnes Sœurs de l'Hospice St-Joseph, à Montréal. Le 22, à la grande joie de tous, il nous revenait en pleine convalescence.

— Le 13, visite de sa Grandeur, Mgr E.-C. Fabre, évêque de Montréal. Le soir il y eut séance, et MM. les Philosophes jouèrent le drame de *Stanislas de Kostka*, tragédie en trois actes, due à la plume de M. l'abbé Verreau. Les différents personnages, le pieux *Stanislas*, le mondain et orgueilleux *Paul*, frère de *Stanislas*, le fourbe et cruel *Bilinski*, gouverneur des deux frères, le sage *Auguste*, ami d'enfance de *Stanislas*, le digne et grave Père *Magius*, provincial des Jésuites, enfin le fidèle serviteur *Boleslas*, étaient représentés par MM. C. Rochon, T. Lord, F. Charbonneau, S. Corbeil, A. Godin, et W. Earley. Le chant et la musique ne firent pas défaut; entre autres chansons, l'auditoire parut goûter surtout la *Visite de l'évêque et le Laboureur et ses enfants*.

— Le 19, M. F.-X. Limoges, fait prêtre à la grande ordination des quatre-temps de décembre, chantait ici sa première messe. Non seulement M. Limoges est un élève de ce collège, il est aussi un enfant de la paroisse de Ste-Thérèse. Ses parents et ses amis étaient heureux de pouvoir assister aux pieuses ferveurs et au saint tremblement qu'éprouve le jeune lévite qui monte pour la première fois à l'autel du sacrifice.

— A cette même ordination du 18 décembre, M. J. Donnelly, professeur d'anglais, faisait son premier pas dans la milice sacrée et recevait la tonsure ecclésiastique.

— M. C. Dubé, curé de St-Martin, a laissé à la maison, en mourant, sa bibliothèque et un beau piano tout neuf. De plus nous n'oublions pas que la fanfare est un autre présent de sa générosité. Son nom restera parmi ceux des bienfaiteurs de cette institution.

— Nos remerciements à notre ami et ancien confrère M. J. de Repentigny pour l'envoi de monnaies antiques dont il a bien voulu enrichir notre collection numismatique.

— La neige nouvellement tombée permet aux amateurs de la *raquette* d'agréables promenades dans les profonds ravins, étroits et tortueux, sous la voûte des sapins verts qui étendent au-dessus de nos têtes leurs bras chargés de blancs flocons. La raquette me remet en mémoire les premiers couplets d'une chanson composée, il y a déjà longtemps, par un poète à son début : Béranger aurait fait mieux.

Une neige profonde
Couvre les champs,
Tout à la ronde
De perles scintillants.

La grand' Ravine est sombre
Comme la nuit,
Et dans son ombre
Jamais soleil ne luit.

— A la messe de minuit et à la fête de Noël, à côté des morceaux savants et étudiés des grands maîtres, comme la *Messe à l'unisson* par LaHache et *l'En Sacra Vox* par Adam, il fait du bien à l'âme d'entendre chanter les vieux cantiques de Noël : *Il est né le divin Enfant, Dans cette étable, Ça, bergers, assemblons-nous*, etc ; ils exhalent un véritable parfum d'antiquité, de simplicité charmante et de foi naïve ; ils résonnent à l'oreille fatiguée des bruits de la vie comme un écho lointain de doux souvenirs d'enfance.

— Nos sacristains, sous la direction de M. D. Graton, nous ont bâti cette année, à l'autel du Sacré-Cœur, une crèche tout à fait charmante. Jésus, souriant de ses lèvres de rose, tendant ses chères petites mains, le regard limpide comme l'azur d'un ciel pur, repose sur la paille au milieu des fleurs, dans son berceau de jonc sous une charpente à la fois élégante et rustique. Par derrière, en hémicycle, s'élève élancée toute une rangée de colonnettes en *sapinage* qui laissent retomber de leur sommet une couronne de verdure au-dessus de la tête de l'Enfant divin.

Places de semaine.

PHILOSOPHIE.

Morale.—1° S. Corbeil et G. Payette, 3° A. Godin et O. Lavergne.

RHÉTORIQUE.

Discours français.—1 A. Bertrand, 2° E. Grignon, 3° T. Nepveu, O. Ostiguy et J. Leclair.

Version latine.—1° U. Brulé et L. Cousineau, 2° A. Bertrand, 3° J. Grignon

Amplification latine.—1° A. Bertrand, 2° J. Grignon, 3° O. Ostiguy, 4° T. Nepveu.

SECONDE.

Composition française.—1° A. Beausoleil, 2° A. Péladéau, 3° E. Gohier, 4° L. Valiquet.

Version grecque.—1° H. Sanche, 2° L. Valiquet, 3° A. Péladéau, 4° E. David et U. Forget.

TROISIÈME.

Exercice de style.—1° I. Rottot et H. Vachon, 2° C. Leduc, 3° E. Coursol.

Version latine.—1° E. Taillefer, 2° C. Leduc, 3° G. Lanthier, 4° E. Coursol.

Version grecque.—1° E. Taillefer, 2° A. Jasmin et G. Lanthier, 3° G. Quesnel.

QUATRIÈME.

Mémoire.—1° R. MÉRIZZI, 2° A. Fortier, 3° J. Dunn, 4° E. Monet.

Version latine.—1° H. Roy, 2° G. Cloutier, 3° R. Brady, 4° H. Auclair.

Thème latin.—1° A. Jasmin, 2° R. Brady, 3° H. Roy, 4° R. MÉRIZZI.

CINQUIÈME.

Géographie.—1° H. Legault, 2° F. Bertrand, 3° J.-B. Jodoin, 4° P. Hogues.

Mémoire.—1° A. Debien, 2° H. Marien, 3° J.-B. Jodoin, 4° P. Hogues.

Thème latin.—1° G. Langlois, 2° J.-B. Jodoin, 3° A. Bouchard, 4° P. Hogues.

SIXIÈME.

Exercices latins.—1° C. Poissant, 2° A. Moncion, 3° W. Proulx, 4° J. Paquette.

Géographie.—1° C. Poissant, 2° H. Collette, 3° J. Paquette, 4° C. LaRocque.

Arithmétique.—1° E. Lacroix, 2° A. Desjardins, 3° O. Therrien, 4° J. Paquette.

Notes de conduite pour le mois de décembre 1880.

PARFAITEMENT BIEN.

S. Corbeil, A. Godin, S. Lord, G. Payette, E. Meunier, C. Rochon, O. Rochon, H. Sanche, E. Coursol, T. L'Écuyer, G. Alary, R. Brady, A. Lessard, E. Monette, S. Turcotte, A. Aubry, P. Graton, P. Hogues, J.-B. Jodoin, D. Nepveu, P. Roch, A. Ouimet, P. Legault, J. Paquette, A. Préfontaine, C. Poissant, W. Proulx, O. Simard, E. Lacroix, X. Bourque.

TRÈS BIEN.

F. Charbonneau, A. Chaumont, L. Campeau, W. Earley, P. Hafey, J. Crusc, J. Sanche, L. Boissonneault, F. Bélanger, J. Blais, T. Jasmin, G. Lanthier, C. Leduc, J. Casey, J. Dunn, J. Martin, H. Palin, H. Roy, H. Schetagne, F. Bertrand, J. Chaumont, T. Collerette, S. Lanthier, V. Lewis, J. Ouimet, H. Béchard, E. Bourbonnais, E. Catudal, H. Limoges, F. Labonté, E. Gravel, W. Smith, J. Desjardins.

Nos Etrennes.

La rédaction des *Annales*, au commencement de cette nouvelle année, se permet d'offrir à ses lecteurs, comme étrennes, un supplément de 8 pages, supplément qu'elle se propose de continuer, autant que la chose sera possible, pour les numéros subséquents; c'est-à-dire qu'elle donnera, dans l'année, 80 pages de plus qu'elle n'avait d'abord promis dans son programme.

Par cette démarche nous ne voulons pas précisément proclamer que nos affaires pécuniaires sont brillantes. Cependant, nous l'avouons, nos recettes ont trompé nos prévisions et dépassé nos calculs. Remerciements en soient rendus à la bienveillance et à la générosité de nos amis.

Encore un mot. Si, par hasard, dans les mois ou les années qui vont suivre, par l'obligeance de ceux qui nous lisent, le nombre de nos abonnés augmentait, vraiment, nous ne voyons pas pourquoi le nombre de nos pages n'augmenterait pas encore.